



Cécile de Lambertye

Chef de projet décisionnel chez Beauté Prestige International (BPI)

L'ex-traductrice pilote aujourd'hui des données d'entreprise. Sa volonté d'enrichir son bagage et de travailler en équipe y sont pour beaucoup.



« Etre l'interprète des utilisateurs »

BIO EXPRESS

Age : 38 ans.
1991 : diplôme de traductrice-terminologue de l'Isit.
De 1991 à 2002 : traductrice technique pour la Commission européenne, la Direction des chantiers navals (DCN), puis pour IBM France.
2003 : DESS Applications informatiques à la gestion économique et sociale à Paris-VII.
Depuis 1990 : secouriste pour la Croix-Rouge.

SES PRÉFÉRENCES

Blogs et sites : Google, ITtoolbox, Les Enigmes de Christophe, American Ballet Theater...
Journaux et magazines : Le Point, Capital, Courrier Cadres, Maison Magazine, Danse Light Magazine...
Objets technologiques : appareil photo numérique, iPod, défibrillateur automatique externe, détecteur de monoxyde de carbone, oxymètre de pouls. Elle rêve d'un GPS détecteur de places de stationnement.

Pourquoi avoir abandonné votre métier de traductrice technique pour l'informatique ?

CÉCILE DE LAMBERTYE : J'ai effectué, pour IBM, les traductions de l'AS/400, un job très intéressant car le sujet est vaste. A Rochester, dans le Minnesota, j'ai participé avec les équipes de traductions mondiales et les développeurs d'IBM aux tests d'intégrité linguistique qui devenaient souvent des tests fonctionnels. Une expérience passionnante, mais qui m'a confrontée à la difficulté majeure d'un tel poste : le manque de connaissances informatiques. J'avais fait le tour du métier de traductrice. Après un bilan de compétences, j'ai décidé de prendre un congé individuel de formation (CIF) pour faire un DESS d'informatique.

Qu'avez-vous étudié en DESS ?

COL : L'algorithmique, la programmation C, ASP, PHP, Lotus Domino ou encore Access et MySQL, les réseaux... Il s'agissait d'acquies les bases techniques pour bien comprendre ces technologies. Mais l'objectif premier de la formation était de maîtriser la gestion de projet et le travail en équipe. Cela tombe bien, la technologie proprement dite ne me passionnant guère, contrairement au collectif : être au contact des utilisateurs, chercher à leur faciliter la vie. En cela, avoir été utilisatrice est un vrai atout.

Vous n'avez pas hésité à entrer comme stagiaire chez le parfumeur BPI...

COL : C'est vrai que passer du statut de leader d'une équipe de traduction à un poste en alternance, c'était un peu redémarrer au bas de l'échelle. Quand je suis arrivée chez BPI,

je ne savais rien, mais j'avais soif d'apprendre et, sur ma mission initiale, le test, je voyais exactement ce dont on parlait et je savais exactement ce qu'il fallait faire.

Vous avez ensuite basculé vers le décisionnel...

COL : BPI connaissait en 2003 un important problème de fiabilité de ses données de pilotage. Un symptôme fréquent dans les entreprises en très forte croissance. J'ai donc eu pour mission de fiabiliser les données extraites du système d'information. C'est logique : dans le test, il faut être extrêmement rigoureux, c'est exactement la même exigence dans le décisionnel. Il ne faut rien lâcher sur la qualité des données, sinon le moindre écart sera souligné par les utilisateurs, et l'outil en pâtira.

Est-ce difficile de maîtriser une plate-forme comme celle de Cognos ?

COL : L'aspect technique n'est pas le plus complexe. Je me suis formée à cette plate-

forme sur le tas et, aujourd'hui, je la maîtrise tant dans son aspect fonctionnel qu'en ce qui concerne son administration technique.

Quel est le plus gros challenge dans le poste chef de projet décisionnel ?

COL : Arriver à faire dire aux utilisateurs ce qu'ils veulent vraiment obtenir de l'outil, puis le leur restituer dans des rapports pertinents et faciles d'accès. Une caractéristique de BPI est la jeunesse des profils des utilisateurs du décisionnel. Beaucoup n'avaient aucune expérience avec les outils décisionnels : ils n'en mesuraient pas l'extraordinaire potentiel. Ma mission est aussi d'aider à mettre en place un langage commun bien défini et d'en informer toute l'entreprise. Il est capital de parler le même langage dans la société, que les chiffres des ventes nettes et des ventes brutes soient les mêmes pour tous. Cela signifie que tous les utilisateurs s'entendent entre eux, arrivent à un modus vivendi. ■ PROPÔS RECUEILLIS

PAR ALAIN CLAPAUD